

LA FIÈVRE MONTE À ITAITUBA

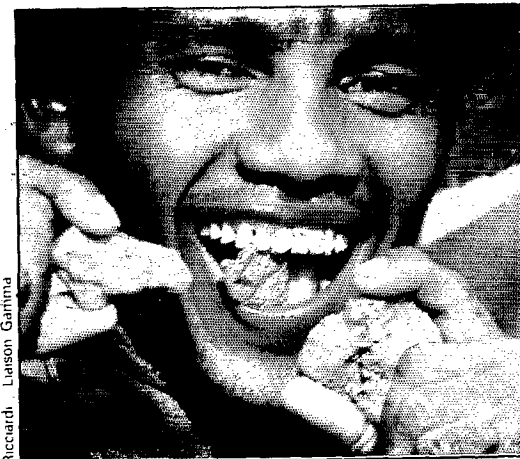
Pour échapper à la misère,
ils se ruent par milliers vers l'enfer,
en plein cœur de l'Amazonie... Là-bas, les pépites
se ramassent à la pelle



Ricciardi - Liaison Gamma



René Burr - Magnum



Ricciardi - Liaison Gamma

LES « GARIMPEIROS » — CHERCHEURS D'OR — DU NORDESTE
« Si on vit, c'est parce qu'on est têtù... »

Il pleut sur le rio Tapajos. Une pluie d'Amazonie, lourde et monotone. La coque d'un bateau glisse sur l'eau piquée de bulles, le fleuve en a la chair de poule. Sur le quai, une Indienne crasseuse pousse de grands cris d'ivrogne. La bouche en cœur, elle se jette sur les passants. Avances inutiles, les hommes ne répondent que par des plaisanteries au corps cambré, fripé jusqu'aux os. Du coup, la femme se plante les pieds nus dans une épaisse flaque de boue crémeuse couleur cacao. L'œil absent, elle se met à tourner sur elle-même et remonte en hurlant vers le centre d'Itaituba. Je la suis.

Officine d'achat d'or, pharmacie, bazar, Hôtel de l'Or, officine, pharmacie... la grand-

rue de la ville ne gâpille pas ses façades. « Comprade ouro » — achat d'or —, le panneau mange la devanture du magasin. A l'intérieur, quelques clients : un Noir, tignasse blonde et yeux verts ; un Indien, lunettes de soleil et cheveux huilés ; et un métis perdu dans la fumée bleue de son cigare de paille. Sur la table de Formica, une poêle à frire et un chalumeau : instruments grossiers pour cuisine de luxe. Un des garimpeiros — chercheurs d'or — sort de sa chemise un flacon de shampooing bourré d'or. Le courtier plisse les yeux, souffle doucement sur la poudre pour en chasser les impuretés. Sous le feu du chalumeau, le mercure, utilisé pour agglomérer la poussière d'or, s'évapore.

La sueur dégouline sur les visages. Silence, concentration, manipulation d'un soin extrême ; surtout ne pas perdre un grain d'or. Les quelques grammes de minerai passent de la poêle au plateau d'une immense balance. La cliente suivante ouvre un mauvais sac de papier journal, retire les plus belles pépites qu'elle enfouit dans son soutien-gorge et fait peser le reste : un kilo cinquante grammes de poudre d'or... Onze millions de centimes. Sur le mur, une fresque naïve montre un chercheur d'or agenouillé dans une rivière. Sous-titre pompeux : « Garimpeiro, l'orgueil du Brésil est entre tes mains. » La cliente au corsage trop lourd rigole : « *Brasil, E bom.* »

Et pourtant... En première page des journaux, la crise s'étale en gros titres. Pendant dix ans, le pays a vécu au-dessus de ses moyens avec l'argent des autres. Politique d'endettement systématique encouragée par les banques internationales fascinées par un taux de croissance magique. Le réveil est douloureux. Quatre-vingt-dix milliards de dollars de dette extérieure, deux milliards d'intérêts impayés à la fin d'août ! Un minimum de 140 % d'inflation cette année. Sur les plages de Rio, les vendeurs de café inscrivent les prix à la craie pour pouvoir les effacer. Au marché noir, le Dollar s'échange au double du cours officiel. Le miracle-mirage économique a vécu. Le Brésil n'a plus un sou. Les banquiers montrent les dents. Le F.M.I. impose l'austérité, et le gouvernement — de la vraie nature du régime — ampute les bas salaires, déjà proches de la misère. Au printemps, les premières émeutes ont éclaté à Sao Paulo.

« Papa, qu'est-ce que la crise ? » La question du gamin fait sourire le courtier. Ici, depuis l'ouverture de la Transamazonienne et l'explosion de l'or, la crise... connais pas ! Itaituba, ville-champignon : en 1965, une seule rue pour ce trou perdu qui végétait à mille kilomètres de Manaus. Aujourd'hui : 65 000 habitants, cinq banques, une télévision locale, téléphone par satellite pour les contacts avec Zurich et New York, et le plus grand aéroport privé du Brésil — deux cents appareils, un décollage par minute aux heures de pointe. Ville-chantier : le long des rues en terre, on trébuchait sur les planches et les sacs de ciment. Sur les trottoirs défoncés, les prostituées baladent leurs talons-aiguille entre les poubelles et les flaques d'eau croupie. Le centre, noyé dans la poussière rouge à la saison sèche, devient, avec la pluie, un immense cloaque où l'on enfonce jusqu'aux chevilles dans la boue et l'ordure. Ville de l'Ouest : à cheval sur le capot d'un taxi Chevrolet, deux filles font exploser des pétards. Bottes et chapeau western, bas mousse et maquillage sulfureux : deux hôtesse entre majorettes et putains pour une promotion de bazar. Au carrefour principal, les feux rouges pendent lamentablement. Criblés de plomb, ils n'ont jamais fonctionné, tentative avortée de discipliner une ville sauvage.

BOURSIERS EN HAILLONS

Le soir, les ampoules des devantures sont envahies par des nuages de milliers d'insectes qui collent aux cheveux et sous la chemise. A la terrasse d'un café, un vieux nègre en short pianote sur sa machine à calculer. Les bouteilles de bière glacée fument dans la chaleur amazonienne. Coagulés autour d'une montagne de canettes, les garimpeiros, boursiers en haillons, parlent d'or, de matériel et de cotation. Petits, visage émacié, tête dans les épaules, la plupart sont des paysans de la région du Nordeste, abrutis de fatigue depuis l'enfance à force de trimer dans les champs de canne. Ils viennent du Maranhao, du Piauí, du Ceará. Là-bas, une sécheresse de cinq ans a transformé les meilleurs champs en terre de cendre : quinze millions de sinistrés sur un territoire grand comme la France, l'Italie et le Japon. « Si on vit, c'est parce qu'on est têtus », souffle un paysan. Dans

sa bouche, aucune trace de la suavité habituelle à la langue. Le brésilien du Nordeste claque comme le parler des paysans andalous. La misère aurait-elle un accent ? « *Brazil, E duro.* »

Fatigués de crever sur pied, les Nordestinos attaquent les villes ou s'enfuient vers l'Amazonie. Quatre jours de bus avant de débarquer, les yeux hagards, à Itaituba. Là, un propriétaire de garimpo leur avance le matériel, quelques vivres et le prix de l'avion : une fortune. Dès son arrivée, le paysan est déjà endetté jusqu'au cou.

Six heures du matin, la brume enveloppe l'aéroport d'Itaituba. La piste est déserte. Un cycliste fait du slalom entre les appareils fantômes. Deux préposés au nettoyage jouent au foot avec un rat crevé. Les premiers pilotes arrivent. D'abord les free-lances, journaliers de l'air, qui distribuent de grandes tapes amicales à de petits hommes à mallette : les propriétaires des avions. Un homme arrive en claudiquant, étoilé de Mercurochrome. Hier, son appareil, trop chargé, a plié son train à l'atterrissage. « Salsicha » mime son crash. Chaque pilote a un surnom. « 79 1/2 », obèse, a toujours nié dépasser quatre-vingts kilos. « Le Chat » est sorti indemne de neuf accidents... Tout le monde se marre.

En quelques mois, une vingtaine d'avions se sont écrasés dans la jungle. Panne de moteur, d'essence... Les avions sont rarement révisés. Les pilotes volent trop bas. Sans radio, masquées par les arbres, les quatre-vingt-cinq « pistes » en terre défoncée des garimpos sont beaucoup trop courtes : pas question de rater son approche. Le commandant Jari s'est écrasé avec ses passagers sur un trajet banal. Des chasseurs viennent seulement, quatre ans après, de retrouver les squelettes, par hasard. Avec l'expérience et l'âge, certains commencent à refuser les pistes-cimetières et les avions-épaves. Leur carrière ici ne dure pas longtemps.

A une heure d'Itaituba, la ligne brisée métallique du rio Marupa tranche sur le vert sombre de la jungle. Autour de la piste, trois carcasses rouillées, une cantine et une centaine de toits de plastique ondulé : « O Garimpo », un bout d'enfer pour un millier de chercheurs entre quatorze et seize ans. Sous le soleil et l'eau jusqu'aux genoux, le corps couvert de piqûres d'insectes, ceux qu'on appelle « les poux de la terre » lavent des tonnes de boue aurifère dans leur batée. Sur un mètre de profondeur, le sol est épluché en tranches d'eldorado. La moitié de l'or va au propriétaire de la concession, le garimpeiro garde le reste : en moyenne, avec un peu de chance et la rage au ventre, quatre-vingts grammes par semaine.

Sur le fleuve, des barges, scarabées géants au dos de plastique bleu, trempent leurs antennes dans l'eau. A bord, un compresseur et deux tuyaux. L'un suce le fond de la rivière, l'autre alimente en air comprimé le plongeur agrippé à son aspirateur. Beaucoup débutent sans même savoir nager, le métier s'apprend au fond. Quatre à six heures de plongée de jour comme de nuit, à la lueur d'une lampe frontale, sans remonter à la surface... Jusqu'à l'épuisement. Régulièrement, un plongeur lâche prise, se fait emporter par le courant, écraser par l'affaisse-

ment d'une berge, trahir par un compresseur capricieux... Les corps ne sont jamais retrouvés.

En quelques semaines, Donato Pereira da Silva a perdu cinquante kilos. Colosse noir de trente ans, enroulé dans une couverture, il grelotte. Terrassé par la malaria, Donato a continué à travailler entre les crises. Aujourd'hui, peau noire et masque gris, il attend le prochain avion. Malaria, fièvre jaune, hépatite... tous les garimpeiros ont des gueules de morts-vivants. Ici, le papier-monnaie n'existe pas ; tout se paie en or, et les médicaments sont hors de prix.

LA MAIN SUR LE COLT

L'endroit le plus cher du Brésil : un demi-gramme d'or pour une bière, deux grammes pour une cartouche de cigarettes et trois grammes — le S.M.I.C. brésilien — pour une femme. Le soir, difficile de trouver une place au cabaret sous toile. « De toute façon, dans le hamac, on a le corps trop douloureux pour dormir », transpire Donato. Les hommes gardent toujours une main discrète sur la poche de leur colt. Pas de vols entre garimpeiros, le pacte est respecté. Mais l'alcool de canne coupe la gorge comme un rasoir, les femmes ont l'œil pyromane et les bagarres sont féroces.

Le 4 juillet, dix-sept heures, au camp Acari du rio Madeira : trois hélicoptères et deux avions se posent sur la piste et débarquent un commando d'hommes armés de mitraillettes et de grenades. Un garimpeiro est abattu sur place, les autres s'enfuient dans la jungle. Après un mois de marche à pied, les quatre survivants atteignent un village. Parmi les agresseurs, un homme a été identifié : Robertao le Matador, un tueur au service d'un grand entrepreneur de la région. Bagarre entre gros propriétaires de garimpos.

A Itaituba, je retrouve Donato, guéri mais sans le sou. Entre les médicaments, les voyages et les dettes, les garimpeiros s'en sortent rarement. Trop longtemps accrochés à leur sac d'or, ils ne connaissent plus la valeur du cruzeiro. Les vrais gagnants ? Des hommes comme José Arrara, l'un des hommes les plus riches du Brésil. Sept mines d'or, quinze avions privés, une centaine de magasins d'achat d'or pour le groupe Zè. Mais pas de garde du corps, pas de politique : Zè est un homme discret, il n'accorde jamais d'interview. Cette année, la production a atteint neuf tonnes d'or. Une quantité équivalente a disparu au marché noir vers la Bolivie. Pour mieux contrôler la production et la développer, le gouvernement a décidé un vaste « plan garimpo » qui devrait attirer... cent mille chercheurs. Pour Zè, l'avenir est tranquille. « *Brazil, E bom.* »

Le « Journal de l'Or » annonce qu'un garimpeiro vient d'extraire à Serra Pelada la plus grosse pépite jamais découverte au Brésil : soixante-quatre kilos. Je lis l'article à Donato. « Arrête ! » Il se lève, raide, les yeux jaunes et la bouche ouverte, transmuté en une sorte de machine à sous, prêt à me cracher toutes ses dents en pépites. « Arrête, supplie-t-il, j'ai la tête qui bat ! » Un nouvel accès de malaria, sans doute...

JEAN-PAUL MARI